

## Requiem pour l'utopie

Jean-Claude Dussault

Numéro 33, été 1987

L'utopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, J.-C. (1987). Requiem pour l'utopie. *Moebius*, (33), 25–28.

JEAN-CLAUDE DUSSAULT

## Requiem pour l'utopie

Pour bien parler de l'utopie, il faut d'abord faire éclater la polysémie du mot qui exprime un concept global, c'est-à-dire laissant le champ libre à toutes les confusions. Je ne parle pas ici d'une recherche étymologique, ni même historique sur le sens du terme utopie, mais plus simplement de ce qu'il évoque spontanément dans notre imaginaire.

Distinguons donc :

1. L'utopie politique dont Proudhon et Marx ont été les principaux protagonistes contemporains. Elle vise à mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, en réorganisant le travail et la répartition de son produit : la richesse sous toutes ses formes. En un deuxième temps, l'utopie politique assurerait la paix entre les nations en supprimant la rivalité des marchés et l'envie provoquée par l'accumulation capitaliste de la richesse.
2. L'utopie morale ou érotique, accordant la priorité au plaisir, tant dans les relations individuelles qu'à l'intérieur des communautés, petites ou grandes. Fourier et Reich en furent les principaux porte-parole. Elle doit par ailleurs en grande partie ses fondements théoriques à la psychanalyse. Cette utopie a donné naissance à tous les regroupements communautaires contemporains, des phalangistes aux communes hippies. Elle comporte une redéfinition et une réorganisation de la cellule familiale. Elle emprunte à l'utopie politique des éléments de ses structures de travail et de répartition des biens. On pourrait aussi la qualifier d'utopie communautaire.
3. L'utopie scientifique, dont Léonard de Vinci et Jules Verne furent en quelque sorte les prophètes. Elle prétend apporter à tous les problèmes humains une solution scientifique, génétique, chimique ou mécanique. C'est un univers où nous sommes en partie immergés, sans en ressentir nécessairement tous les bienfaits qu'on aurait dû en attendre. Elle trouve sa réalisation la plus parfaite dans la science-fiction.
4. L'utopie religieuse ou mystique, enfin, qui est une façon de sortir de l'incertitude et de l'errance humaine, pour accéder à une harmonisation finale qui est bonheur et plénitude. La multitude des mouvements religieux ou para-religieux attes-

te aujourd'hui l'importance de cette recherche chez nos contemporains.

Il faut dire que toutes ces formes d'utopie se côtoient et s'empruntent souvent l'une ou l'autre de leurs caractéristiques, même s'il demeure utile de les distinguer, ne serait-ce que pour bien voir que tous les mouvements qui s'y rattachent tiennent, au fond, du même sentiment et de la même recherche, c'est-à-dire échapper au besoin, au manque, à la séparation, à l'angoisse, à la peur, à la misère et à l'aliénation; mais aussi réaliser un certain besoin d'harmonie, qui se manifeste en chacun de nous avec plus ou moins d'intensité selon les moments, et qui nous reporte peut-être (selon la théorie psychanalytique) au bien-être intra-utérin ou (selon la vision traditionnelle) à l'âge d'or perdu.

Il appartenait cependant à notre siècle de voir reflourir l'utopie, comme une petite fleur sauvage et tenace s'agrippant à un terrain dévasté par les pires guerres et la pire barbarie.

Car chaque société fortement structurée porte en soi un ferment d'utopie et c'est justement la désintégration des structures politiques, sociales et religieuses qui a relancé une fois de plus cette recherche de l'utopie sous toutes ses formes.

Nous sommes tous, nous, intellectuels des années 60, les enfants d'une certaine idée de l'utopie. Le monde offrait alors un visage d'espoir. Nous participions en quelque sorte à la libération des peuples colonisés. Ici même, au Québec, les barrières autoritaires s'effondraient et nos esprits s'ouvraient aux grands horizons. Un vent de libéralisation, dans les domaines de l'éducation, du travail et des relations hommes-femmes, balayait les débris d'un moralisme devenu anachronique.

C'était l'époque épique de la libération de l'Afrique du Nord, puis de tous les nouveaux Etats qui en quelques années accédèrent à l'indépendance. L'assemblée des Nations-Unies était dominée par les pays du tiers monde, c'est-à-dire en principe vouée à la défense des pays exploités. Les grandes puissances devaient composer avec cette nouvelle majorité et il était permis d'entrevoir un monde où chaque nation autonome pourrait, en plus de faire régner la liberté démocratique à l'intérieur de ses frontières, vivre en harmonie avec les autres Etats, pour le plus grand bien de tous.

En même temps, un vent de liberté soufflait sur le monde. Libération des femmes et libération des moeurs allaient de pair, tandis qu'on pouvait espérer que le développement de l'entraide entre les pays viendrait à bout de la faim, de la maladie et de la misère dans le monde.

Ce bel édifice d'optimisme s'effondra bientôt; on avait confondu utopie et humanisme. Une gauche généreuse allait découvrir l'envers de la révolution soviétique, puis chinoise. Les nouveaux régimes devinrent aussi oppressifs que les régimes coloniaux qu'ils avaient renversés.

Nos profondes déceptions auront donné la mesure de notre incompréhension de la nature même de l'utopie, qui va plutôt dans le sens du durcissement des structures que de leur effondrement, comme l'a éloquemment montré Gilles Lapouge dans *Utopie et civilisations* (Weber, 1973). L'utopie veut arrêter le temps, en fixer une fois pour toutes les coordonnées, déterminer la place de chaque chose et de chaque être. Notre «utopie» à nous allait plutôt dans le sens contraire.

Dans les sociétés traditionnelles, l'utopie était située à l'origine du monde (l'âge d'or). Sa désintégration progressive libérait le possible, donnait naissance aux organisations sociales et religieuses relatives, à l'aléatoire, à la liberté nébuleuse des humains, pour le meilleur et pour le pire. Le christianisme a renversé cette vision en posant l'utopie à la fin d'un long cheminement douloureux, comme un salut, une libération.

L'histoire humaine s'est développée à l'intérieur du cadre de ces deux utopies; tout ce qui échappait aux deux extrémités absolutistes devenait relatif et répondait aux nécessités ou au jeu des forces du moment. Notons qu'il n'y a jamais eu d'Etats traditionnels au vrai sens du mot. Seulement des façons d'exploiter les structures traditionnelles à des fins étatiques; mais qui furent heureusement perverties par les valeurs mêmes que véhiculaient ces traditions. Ainsi le christianisme du Moyen Age «contenant» les excès de l'Etat «chrétien»; ainsi en Inde, la tradition hindoue subvertissant par sa pensée l'Etat ou bouddhiste ou hindou.

Mais pour revenir à l'utopie, demandons-nous avec François Châtelet si «le projet platonicien du Savoir, la promesse chrétienne du Salut et la volonté contemporaine de Bien-Etre, ne sont pas les avatars historiques principaux de ce devenir de la Raison de plus en plus dominatrice, prenant de mieux en mieux conscience de ses limites et développant, de ce fait, une répression de plus en plus agressive» (*Platon*, Gallimard, coll. Idées, Paris 1965, p. 249).

«Partant de la liberté illimitée, déclarait l'utopiste Chigalev dans *Les Possédés* de Dostoïevsky, j'aboutis au despotisme illimité.»

Ainsi, sous le visage séduisant de la liberté absolue, l'utopie ouvre la voie à toutes les formes d'autorité répressive (ce qui n'est souvent qu'un autre nom pour l'ordre ou la rationalité absolue).

J'ai écrit dans *Pour une civilisation du plaisir* que «l'utopie, c'est le retour des choses», par analogie avec le retour du refoulé dont parle la psychanalyse. Mais il faut bien admettre que ce retour prend plutôt aujourd'hui la forme d'un déferlement de violences sans précédent. Les peuples libérés retombent très souvent sous le joug de pouvoirs encore plus oppressifs, ou s'engagent dans des luttes fratricides aussi meurtrières qu'incompréhensibles: le Cambodge, le Liban, l'Irak et l'Iran, l'Ethiopie et le Soudan, pour n'en citer que quelques

exemples. D'autres continuent de croupir dans la misère, à souffrir d'épidémies et de famines que la coopération internationale aurait dû éliminer ou tout au moins alléger.

Le monde vit sous la menace d'un terrorisme international qui tue aveuglément des centaines de personnes innocentes aux seules fins d'attirer l'attention sur un problème politique local, et on assiste en conséquence à un renforcement de mesures policières qui hypothèquent gravement la liberté de mouvement que devrait autoriser le perfectionnement des moyens de transport. On pouvait, par exemple, en 1958, traverser sans danger tous les pays situés entre l'Europe et la Chine. Essayez aujourd'hui!

La drogue, qui fait également partie des moyens privilégiés de l'utopie, comme l'a magnifiquement illustré le célèbre roman d'Aldous Huxley, *Island*, a envahi la société d'abondance, avec son triste cortège de violences, de crimes et de malheurs.

Voilà l'envers de l'utopie. Un bilan partiel assez sombre, suffisant pour justifier une sérieuse remise en question de nos orientations.

Ce n'est pas que nos idéaux aient été trahis, c'est plutôt qu'ils relevaient, comme tous les idéaux, d'une fausse évaluation des forces en présence dans le monde.

Notre utopie, celle du plaisir et de la libération sexuelle, imaginée par la jeunesse du «flower power», s'opposant aux structures d'autorité de la société occidentale, à l'accumulation des richesses, à la contrainte, à la guerre, était fondée sur la plus grande naïveté tant politique que philosophique. Elle ne reconstruisait pas le monde, mais cherchait plutôt à s'y ménager un petit nid confortable, en fermant les yeux sur le fait pourtant évident que c'est le haut niveau d'organisation et de contrôle des pays où elle fleurissait qui lui permettait de se manifester. Ce fut, à vrai dire, un luxe de la pensée, comme toutes les utopies peut-être; mais celle-là ne proposait aucun moyen propre à la rendre possible et réalisable, en dehors d'un élan passager de libération qui ressemble à un sursaut d'adolescence.

Là où nous attendions l'utopie, ce sont plutôt les éléments de ce que la tradition hindoue appelle le Kali Yuga, l'âge noir, qui sont apparus. Confusion générale dans tous les domaines, y compris celui des sexes, accélération effrénée du rythme de la vie, débordements de violence, abandon de toute véritable spiritualité et déclin intellectuel généralisé...

Au fond, l'utopie aura agi sur l'esprit de notre génération comme une drogue euphorisante. Elle n'a rien construit, ni rien transformé. Elle ne laisse derrière elle, chez ceux qui en ont entretenu l'espoir, qu'un très beau souvenir.